

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. ROL.

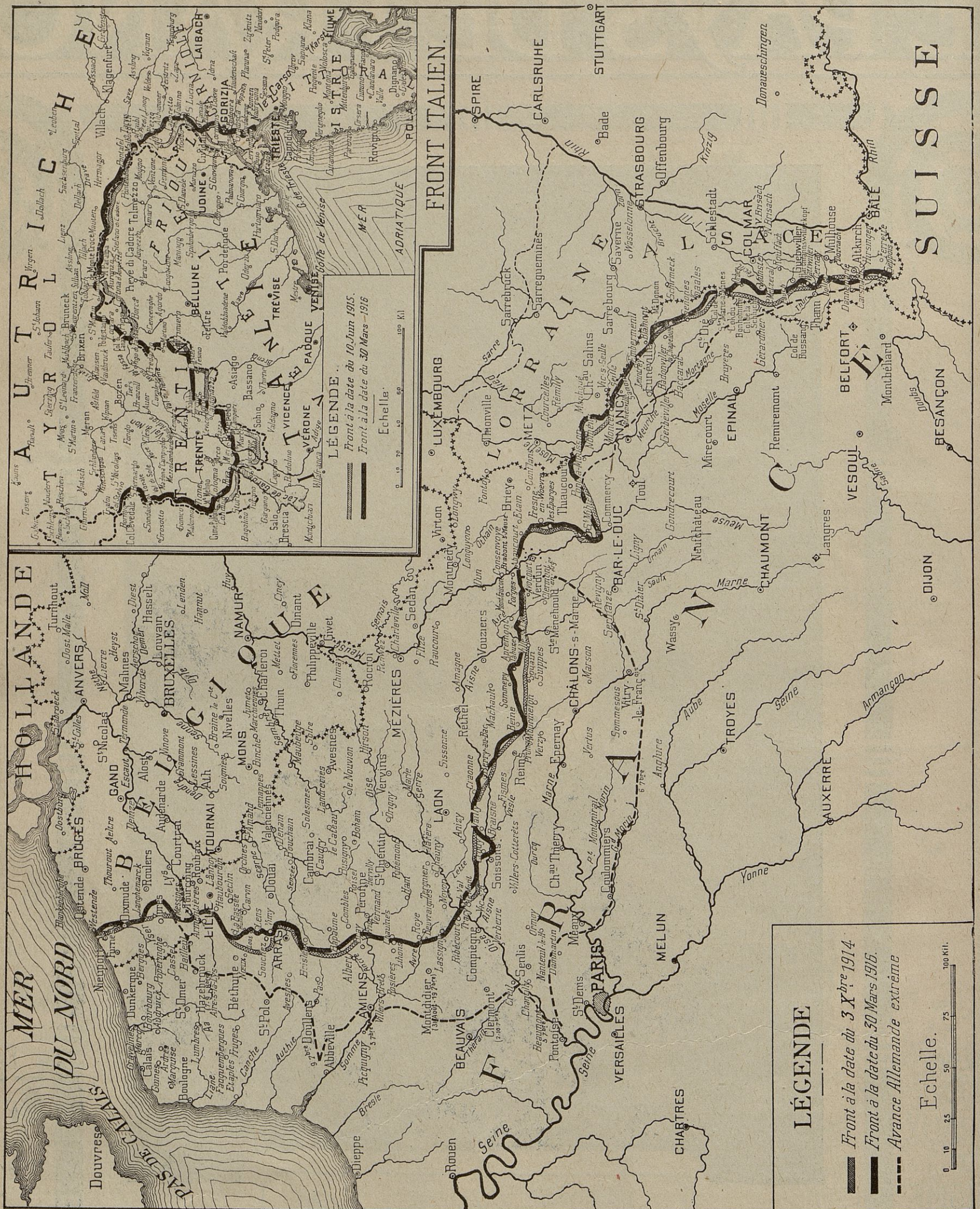
Genl Alexieff

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Ma
2 4 6
boulevard Poiss
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

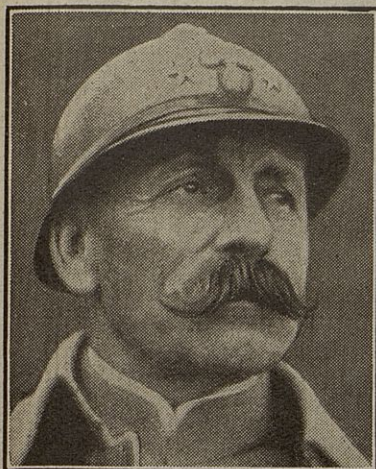
Abonnement pour l'Etranger... 20



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 23 AU 30 MARS



GÉNÉRAL DUBAIL
Gouverneur militaire de Paris

Le saillant que forment nos lignes vers Malancourt, au nord du Mort-Homme, a résisté aux assauts de l'ennemi ; cette position de Malancourt, située dans un creux, paraissait intenable et son évacuation pouvait être considérée comme probable, notre ligne de défense de la cote 304 et du Mort-Homme n'étant pas atteinte par ce repli ; or, l'entrain endiablé de nos troupes a fait que non seulement Malancourt a résisté à toutes les attaques convergentes de l'ennemi, mais que nous avons élargi notre centre de résistance vers Avocourt.

Pendant plusieurs jours, du 23 au 28 mars, il ne s'est produit aucune action d'infanterie dans toute la région de Verdun ; la canonnade a été violente par intermittence : l'ennemi a bombardé nos positions entre Béthincourt et le Mort-Homme et à l'est de la Meuse sur le front Vaux-Douaumont.

Nos batteries ont riposté avec leur énergie habituelle. Le 28 mars au matin, le bombardement redoublait d'intensité et vers trois heures de l'après-midi les Allemands ont déclenché une forte attaque sur notre front Haucourt-Malancourt, c'est-à-dire sur un espace d'un kilomètre à peine. Les vagues successives d'assaut ont toutes été repoussées par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie. Nos soldats avaient résisté encore au bombardement qui avait précédé l'attaque. Six régiments allemands ont été décimés par le feu de notre artillerie ; car, pour donner l'assaut à Malancourt, ils avaient dû sortir des abris que leur fournit la forêt de Montfaucon et s'avancer à découvert sous les feux de nos batteries de la cote 304 et du Mort-Homme.

La nuit se passait sans nouvelle attaque de l'infanterie ennemie ; mais le lendemain matin, c'est nous qui prenions l'offensive. Après une intense préparation d'artillerie, nos troupes partaient à l'attaque du bois d'Avocourt. Elles enlevaient la corne sud-est de ce bois sur une profondeur de plus de 300 mètres, ainsi que l'ouvrage important dit « réduit d'Avocourt » que les Allemands avaient fortement aménagé. L'ennemi n'a pas voulu rester sous le coup de cet échec ; il a aussitôt lancé une contre-attaque confiée à une brigade récemment arrivée et qui n'avait pas encore pris part à la bataille de Verdun. Ce fut peine inutile. Les Allemands furent repoussés avec des pertes énormes. Ils revinrent à la charge par trois fois, et par trois fois ils durent reculer.

Ce beau succès de nos troupes a eu pour résultat d'empêcher les Allemands de se servir de ce saillant, formé par le bois d'Avocourt, pour se grouper hors de nos vues afin de lancer leurs colonnes d'assaut contre la cote 304.

Pendant cette journée du 29, les Allemands ont de nouveau essayé d'enlever la position de Malancourt ; ils ont mis en ligne de gros effectifs et ont pu enlever deux maisons à l'extrémité de la rue que forme le chemin d'Avocourt ; ils ont également pris pied dans un petit ouvrage avancé que nous tenions au nord de Malancourt. Toutes leurs tentatives pour pousser plus loin ont été enrayées par nos feux.

Au cours de la nuit du 29 au 30, les Allemands essayèrent de nouveau de nous chasser du bois d'Avocourt que nous leur avions enlevé ; à plusieurs reprises, ils lancèrent leurs colonnes à l'assaut ; ils furent repoussés chaque fois par nos tirs de barrage, nos feux de mitrailleuses et d'infanterie qui causèrent de grands ravages dans leurs rangs, notamment devant le réduit d'Avocourt où ils laissèrent des monceaux de cadavres.

Le 30, c'est sur nos positions aux abords du fort de Douaumont, où il n'y avait pas eu d'attaque depuis huit jours, que l'ennemi porta ses efforts ; dans la matinée, il lança deux attaques violentes accompagnées de jets de liquides enflammés ; il fut complètement repoussé et subit des pertes très sensibles.

Ce ne sont plus les formidables assauts du début de la bataille de Verdun ; ce ne sont qu'actions locales qui coûtent cher à l'assaillant, sans lui donner aucun bénéfice ; ce sont les derniers spasmes de la grande offensive qui s'éteint.

Sur les autres parties du front, il y a un regain d'activité, notamment sur le front de l'armée britannique où nos alliés ont remporté un brillant succès. Après une lutte de mines aux péripéties diverses, les Allemands avaient pénétré, le 25 mars, dans une tranchée anglaise près de la redoute Hohenzollern, près de Neuville-Saint-Vaast ; ils en furent rejetés à coups de grenades. Le matin du 28 mars, les troupes britanniques se lançaient à l'assaut du saillant allemand de Saint-Eloi, au sud d'Ypres, et s'emparaient des premières et deuxième lignes de tranchées sur une longueur de plus d'un demi-kilomètre ; les Allemands subissaient de fortes pertes. Malgré tous les efforts de l'ennemi, nos alliés restaient maîtres de la position ; ils avaient fait plus de deux cents prisonniers.

On sait que nos troupes ont été remplacées par les Anglais de l'Artois à la Somme ; elles occupent encore le Santerre et la région de Roye ; les

Allemands les ont attaquées le 27, à Maucourt, village de Santerre, à 4 kilomètres au sud-ouest de Chaulnes ; après un violent bombardement, ils ont lancé leur infanterie contre nos tranchées de première ligne ; elle a été complètement repoussée.

De l'Oise jusqu'en Argonne, lutte d'artillerie. En Argonne, activité considérable, surtout de notre artillerie à longue portée qui a bombardé notamment les villages de Châtel et d'Exermont, points de débarquement importants des troupes ennemies. Le 24 mars, les Allemands ont tenté un coup de main sur une de nos tranchées de première ligne à Vauquois ; ils ont été repoussés, en laissant des prisonniers entre nos mains. En Lorraine, d'heureux coups de main sur les ouvrages ennemis dans la région de

Fay-en-Haye et dans la forêt de Parroy nous ont permis de faire quelques prisonniers.

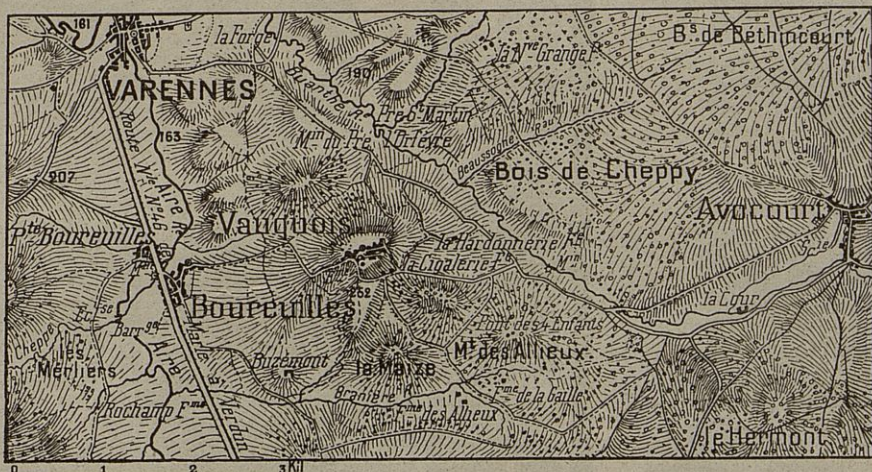
Nos aviateurs ont encore accompli de nombreuses prouesses. Dans la nuit du 25 au 26 mars, ils bombardaient les bivouacs ennemis à Nantillois et à Montfaucon ; dans la journée du 29, ils bombardaient les gares de Metz-Sablons, de Pagny-sur-Moselle, de Maizières-les-Metz. Sept avions ennemis ont été descendus par nos aviateurs en l'espace de quelques jours ; deux autres ont été abattus par nos canons spéciaux, l'un près de Novion, l'autre près de Sainte-Marie-à-Py.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Après une interruption de quelques jours nécessitée par le mauvais temps, les hostilités ont repris avec vigueur sur tout le front italien. Cette fois, ce sont les Autrichiens qui ont attaqué dans l'espoir d'enlever à leur adversaire l'initiative d'une nouvelle offensive. L'attaque s'est produite le 26 mars, dans la matinée ; par surprise, les Autrichiens s'emparaient d'un retranchement dans les positions de Palpiccolo, sur les hauteurs de Gorizia. Les Italiens contre-attaquaient dans l'après-midi et non seulement reprenaient les tranchées perdues mais enlevaient à l'ennemi plusieurs positions.

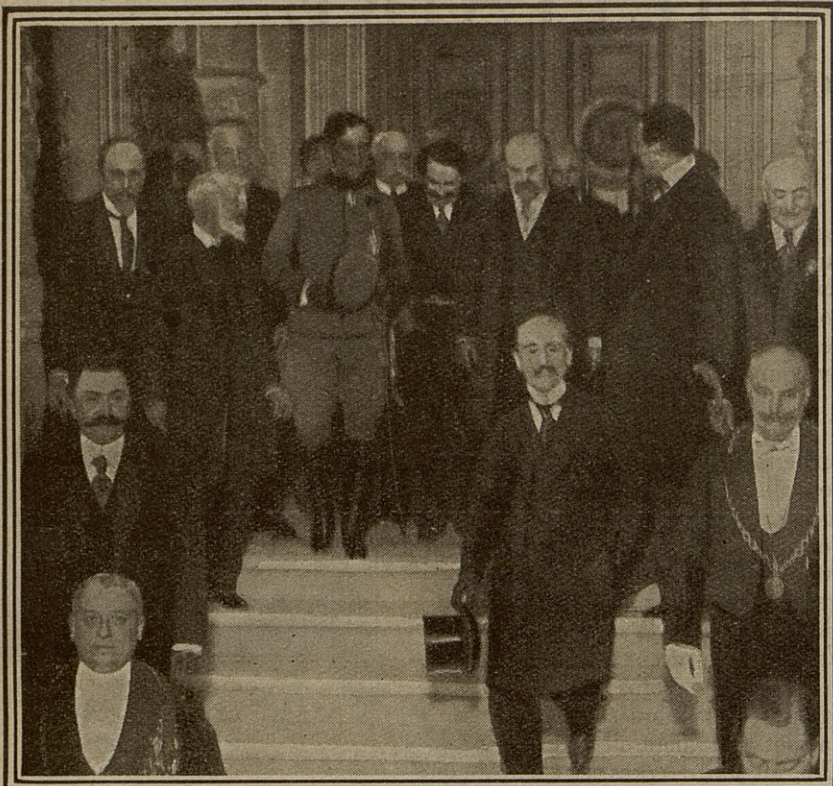
La bataille se continuait le lendemain et durait plus de trente heures ; l'échec des Autrichiens était alors complet ; nos alliés restaient maîtres de la formidable position du Preikofel dont ils s'étaient emparés dans un élan irrésistible.

Les pertes des Autrichiens ont été très lourdes.



LA RÉGION DU BOIS DE CHEPPY

LE PRINCE DE SERBIE EN FRANCE



Le prince Alexandre de Serbie vient d'ajouter sa signature au Livre d'or de l'Hôtel de Ville de Paris. Le voici photographié à l'issue de la réception, ayant à sa droite M. Mithouard et à sa gauche MM. Briand, Poincaré et Delanney.

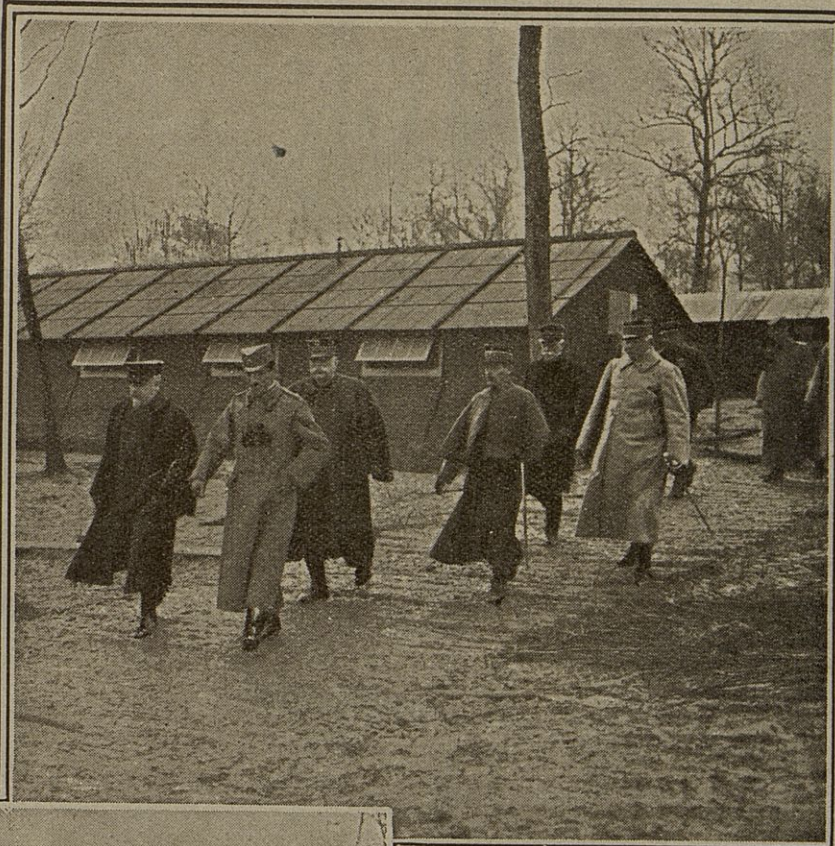


Dès son arrivée à Paris, le prince régent de Serbie a tenu à rendre visite au général Joffre. Accompagné de plusieurs officiers généraux serbes, il est reçu par le généralissime qui lui fait les honneurs du Grand Quartier général.



Ce perron du Grand Quartier général est devenu familier à beaucoup de Français. De grands chefs militaires étrangers y ont été photographiés aux côtés de notre généralissime qui vient de recevoir le prince Alexandre, accompagné d'un général serbe. Un long entretien a eu lieu entre le prince et le général Joffre, au cours duquel d'importantes questions militaires ont été discutées.

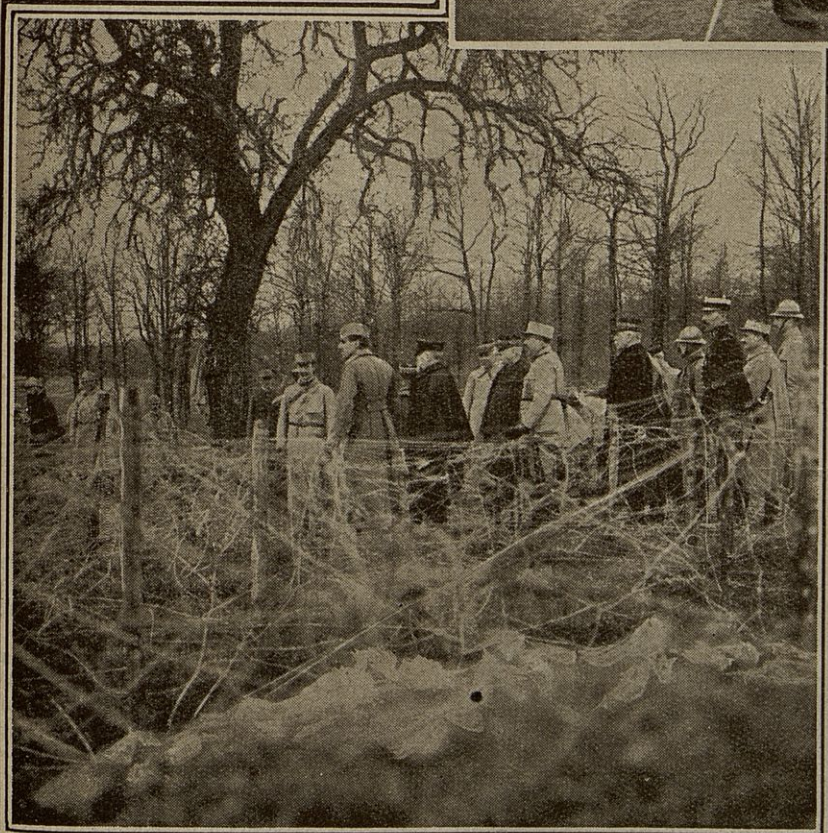
LE PRINCE DE SERBIE SUR LE FRONT



Le prince Alexandre de Serbie et M. Poincaré sont partis ensemble le jeudi 23 mars pour le front des armées. Vendredi matin, ils se sont rendus en Argonne où les attendait le général Joffre. Les voici photographiés à la gare de ...; ils vont rejoindre les automobiles qui les conduiront à proximité des tranchées que le prince tenait à visiter. Il s'intéressa beaucoup aux travaux de nos poilus et interrogea quelques-uns d'entre eux.



Le prince visita des organisations défensives et des cantonnements; il fut très frappé par l'excellente tenue des troupes qu'il complimenta chaleureusement. En compagnie des généraux Joffre, Humbert et Duparge, le prince se rendit au quartier général du général Pétain, à qui il remit la plaque de l'ordre de Karageorges. Il laissa également un certain nombre de décorations et de médailles pour être remises à quelques officiers et soldats.



Après avoir longé nos réseaux de fils de fer barbelés, le prince passa en revue une division du 20^e corps que commande le général Balfourier. Cette division, placée sous les ordres du général Nourrisson, est une de celles qui se sont signalées par leur conduite héroïque dans la région de Verdun. Au milieu de la page : le prince félicite un des officiers.



UNE VUE DE TRIESTE

La Mer « Amarissima »

Quelques jours avant la première et sensationnelle représentation de la *Nave*, qui devait soulever tant d'enthousiasme dans toute l'Italie, Gabriel d'Annunzio, en un toast célèbre, avait bu « à l'amertume de la mer Adriatique » et, faisant allusion à la possible libération de Trieste, avait envoyé à l'Autriche un défi retentissant.

Dès lors, les Italiens ne parlèrent plus de l'Adriatique sans la qualifier d'*amarissima*, tout au moins jusqu'au jour récent, où la déclaration de guerre à l'Autriche vint remettre l'espoir en leur cœur. Aussitôt, ils évoquèrent l'époque où le doge Orseolo prenait le titre de « duc de Venise et de Dalmatie ». Et ils ne doutèrent plus qu'ils pourraient réaliser bientôt la promesse solennellement faite par le poète, au début de la guerre, dans la magnifique *Ode pour la résurrection latine*, où il y a — rappelons-le en passant — les plus magnifiques vers peut-être qu'ait jamais inspirés la France : l'Italie allait graver le blason de Savoie,

...dans la pierre de Pola romaine,
Sur l'Adriatique reconquise au Lion.

Ce n'est pas le lieu de discuter les très complexes problèmes que soulève la question internationale de l'Adriatique, problèmes que les récents événements ne font qu'embrouiller encore. Ce n'est pas l'heure non plus de faire le départ des responsabilités qui incombent sur ce point aux alliés. Disons simplement, qu'à première vue, la plus grande part semble être à la charge de l'Italie, pour qui la question est vitale.

Il n'est pas, en effet, dans la péninsule, de tradition plus fortement enracinée dans les convictions de toutes les classes de la société que la tradition maritime. Comme l'écrivait dernièrement un historien, depuis cinquante-trois ans qu'a été fondée l'unité italienne, les chefs responsables de la nation : rois, ministres, parlementaires, diplomates, officiers, et les conducteurs de l'opinion publique : avocats, journalistes, écrivains d'histoire ou de roman, n'ont jamais cessé de travailler à développer dans l'âme italienne la passion de la grandeur maritime. Et, pour y parvenir, ils se sont toujours appuyés sur ce dogme, intangible pour tout Italien, que l'Italie moderne est, dans le monde contemporain, la continuation normale, logique, de la Rome



L'ÉGLISE DE CATTARO

LE GRAND CANAL

antique. Dès la fin de 1860, Cavour avait posé le principe : « Rome, déclarait-il, a été dans le monde ancien, la grande puissance maritime, maîtresse de la Méditerranée ; l'Italie du moyen âge et de la Renaissance fut formée par les plus belles républiques maritimes ; l'Italie nouvelle, héritière de ces gloires, doit être une puissante nation sur mer. »

Mais le rôle le plus brillant fut joué par Gabriel d'Annunzio. Ceux qui reprochent à l'illustre écrivain d'avoir, dans ses œuvres littéraires ou sa vie politique, manqué d'unité et subi des influences trop diverses, lui doivent, en tout cas, cette justice, que sa foi dans les destinées maritimes de son pays n'a jamais faibli. C'est un magnifique exemple, au contraire, d'esprit de suite et de ténacité.

Depuis le jour de printemps où, il y a une cinquantaine d'années, il naquit — comme pour affirmer déjà sa foi — non pas au bruit des vagues ainsi que Chateaubriand, mais sur les vagues mêmes, dans une de ces *paranzelle* dont les voiles d'ocre et de carmin découpent leur triangle sur l'azur de l'eau ou du ciel, d'Annunzio chante l'Adriatique et proclame l'impérieuse nécessité d'en faire une vassale.

Au collège de Prato, il célébrait déjà, à quinze ans, la mer natale. Le début d'un de ses premiers volumes, le *Canto novo* est encore pour elle :

O mare, o gloria, forza d'Italia !

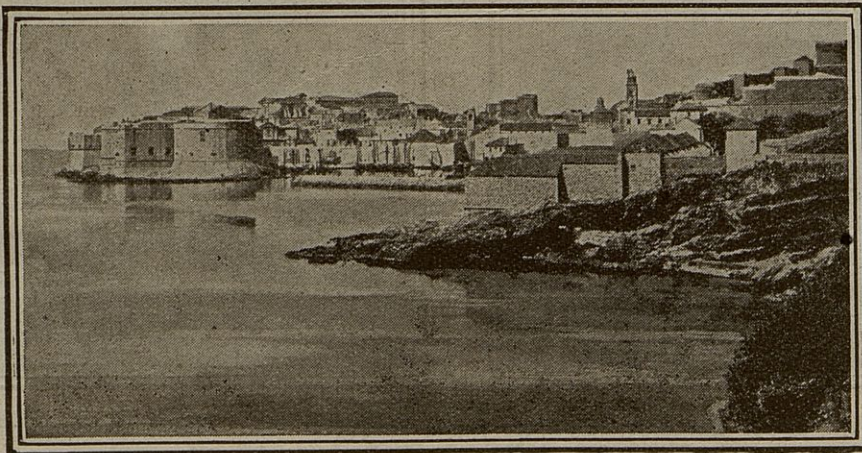
Au dos de la couverture des *Laudi*, il y a l'inscription caractéristique : *Navigare necesse est*. Plus tard, un recueil entier porte le titre d'*Odes navales*. Le poète, dans sa plénitude lyrique, évoque le rôle réservé à la marine royale. C'est là que sont les fameux quatrains, *A un torpilleur dans l'Adriatique*, que savent par cœur tous les marins d'Italie :

« Navire d'acier, droit, rapide, fendant la vague, beau comme une arme nue, vivant et palpitant comme si ton métal renfermait un terrible cœur ;

« ... Toi qui t'affiles seulement au froid courage de l'homme, comme l'épée sur la meule, et qui ne souffres pas les laches sur l'ardente plaque du pont que le frémissement secoue ;

« ... Premier messenger de mort sur la mer où l'on gueriroie, franc vélite de la mer, ah ! réponds ! Le destin ne peut faillir, et, pour ce jour-là, les feux s'allument sur les autels. »

Plus célèbres peut-être encore sont, en Italie, les poèmes que d'Annunzio composa, presque à la même époque, à l'occasion de la mort de l'amiral de Saint-Bon, le grand marin, né à Chambery, dont les actions d'éclat sont restées légendaires. Quand la ville de Trieste fit déposer une couronne sur la



VUE DU PORT DE RAGUSE

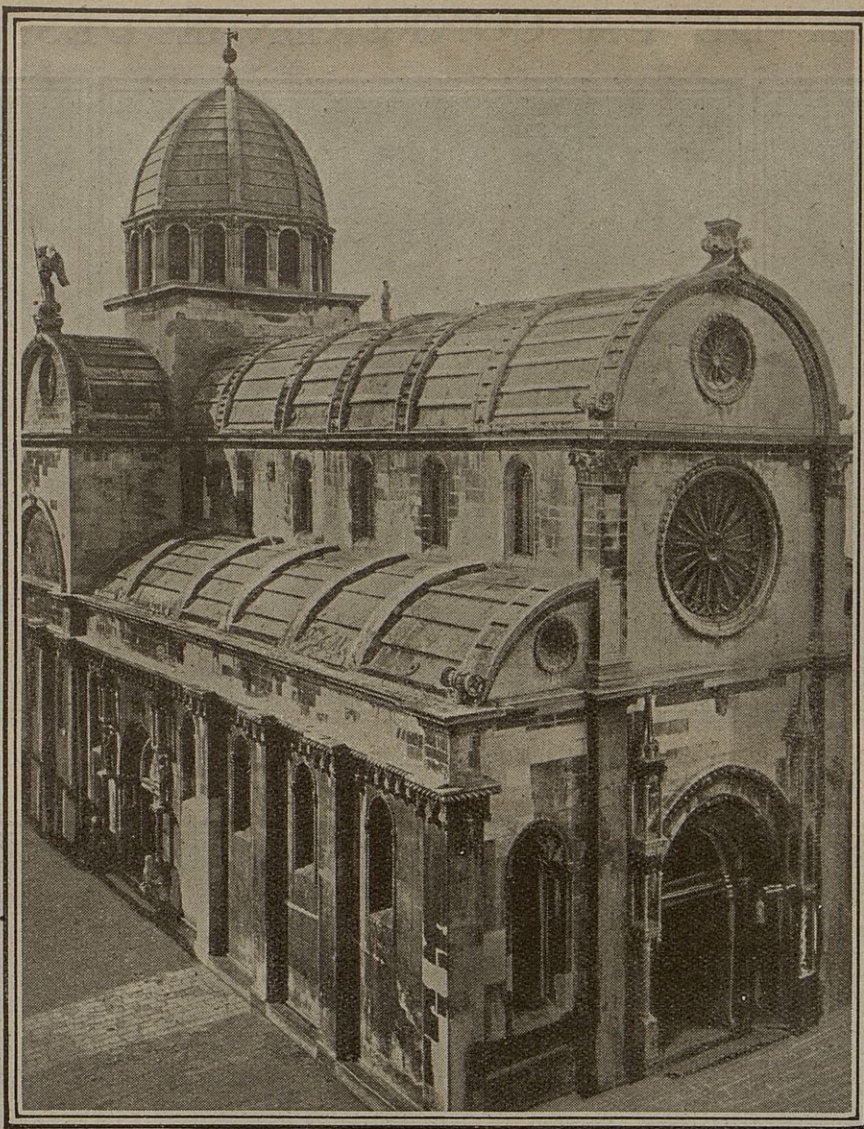
tombe de l'amiral ; il s'adresse à la cité irrédentiste, et, un moment, semble désespérer : « Toi, là-bas, seule sur ton rivage, qui, dans l'angoisse, regarde à travers la brume grise où pend comme une loque, au sommet de chaque mât, le pavillon odieux, n'es-tu pas ébranlée dans ton âme fidèle, depuis que s'est refermée la fosse où descendit sans épée ton amiral ? » Qu'ils sont émouvants à rappeler ces vers écrits — ne l'oublions pas — au plus beau temps de la Triple-Alliance ! Et quelle joie dut éprouver le poète, lorsque, il y a quelques mois, survolant l'Autriche à bord d'un avion, il put jeter aux Triestins de nouveaux cris d'espoir !

Trieste est, en effet, tout à fait italienne de mœurs et d'aspect. Elle rappelle les autres métropoles maritimes de la péninsule, Gênes ou Naples. Elle s'élève en amphithéâtre au fond d'un beau golfe, au pied de collines vertes sur l'une desquelles on aperçoit la tache claire de Miramar, le splendide château construit par Maximilien, le malheureux archiduc « aux yeux bleus » qui quitta le commandement en chef de la marine autrichienne pour aller se faire assassiner au Mexique. Des hauteurs qui entourent la ville, on a une vue magnifique, qui, par les temps clairs, va jusqu'aux lagunes de Grado et d'Aquilée dont se sont emparées les Italiens. Dans le fond, la ligne blanche des Alpes vénitiennes se dessine sur un fond aussi pur que celui que mettaient les primitifs Florentins derrière la tête de leurs madones.

Dans un récent article, M. Jean Pozzi a bien marqué le caractère italien de ces villes dalmates, où, quand on débarque, l'on s'aperçoit à peine qu'on a traversé l'Adriatique. L'animation des rues, la foule qui vous coudoie, les enseignes des boutiques, la vie des cafés et des *trattorie*, tout est encore italien. Ce n'est qu'aux faubourgs qu'apparaissent les éléments Slovènes. Sur tout le littoral, tandis que l'arrière-pays est slave, l'italien demeure la langue des négociants, des marins, des pêcheurs. Fiume compte jusqu'à 22.000 Italiens. Les petits villages reflètent dans l'Adriatique des campaniles tout à fait vénitiens.

Zara est fière de ses puits de bronze qui rappellent ceux du palais des Doges. Pola de ses monuments romains ; Pola, qui, après avoir été l'un des principaux arsenaux de l'empire romain sous Septime-Sévère, était devenue, après la domination vénitienne, une petite bourgade. Pola est de nouveau le grand port militaire de l'Autriche.

Quoi de plus italien également que ces autres villes dont nous donnons de



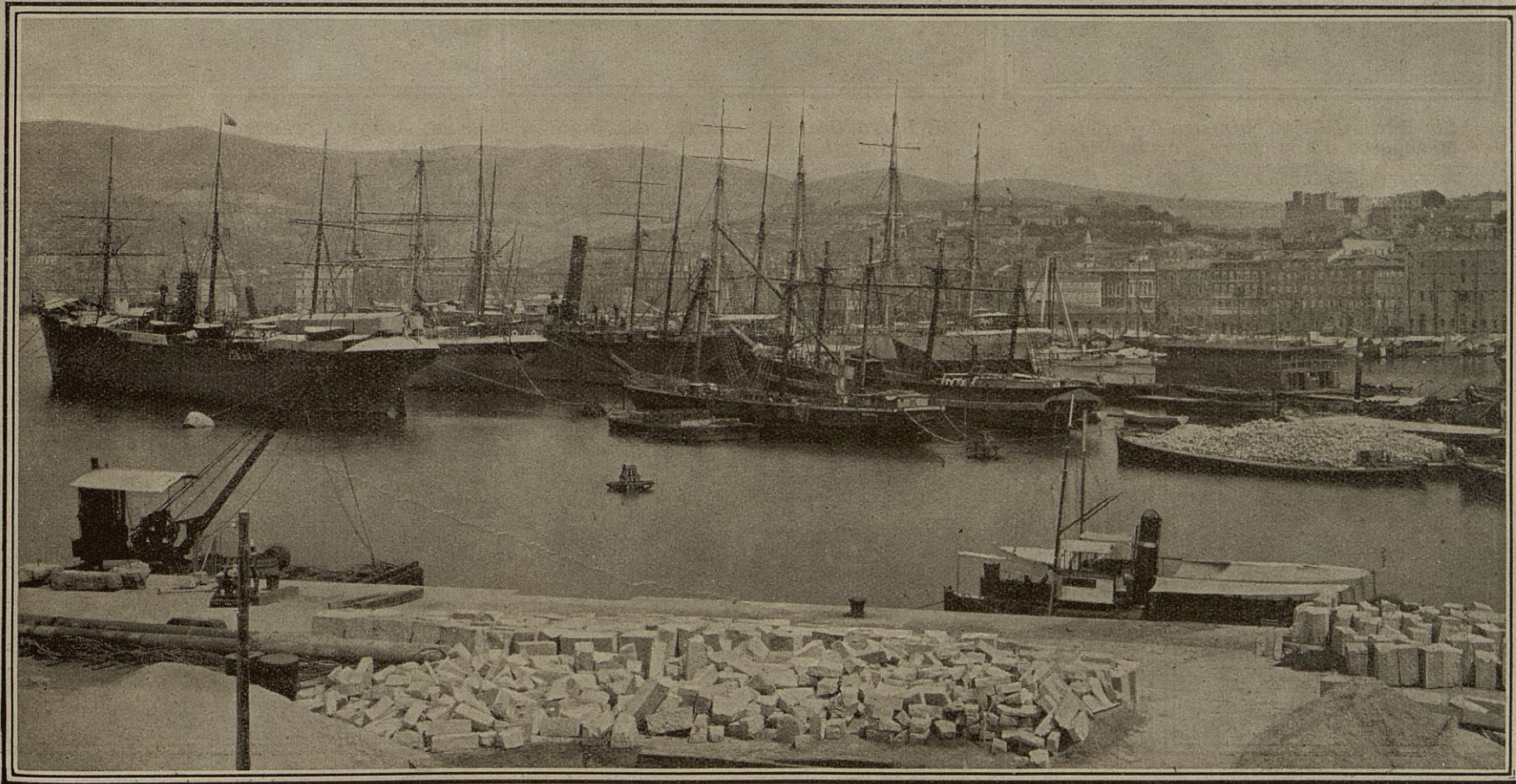
LA CATHÉDRALE DE SEBENICO

Une inscription disait les secrets espoirs des donatrices :

*Oleum lucet ;
Fovet ignem.*

L'huile brûle ; elle entretient le feu. — Aujourd'hui, l'incendie est allumé. Espérons que, lorsqu'il s'éteindra, le drapeau de Savoie flottera sur les villes irredentes.

GABRIEL FAURE.

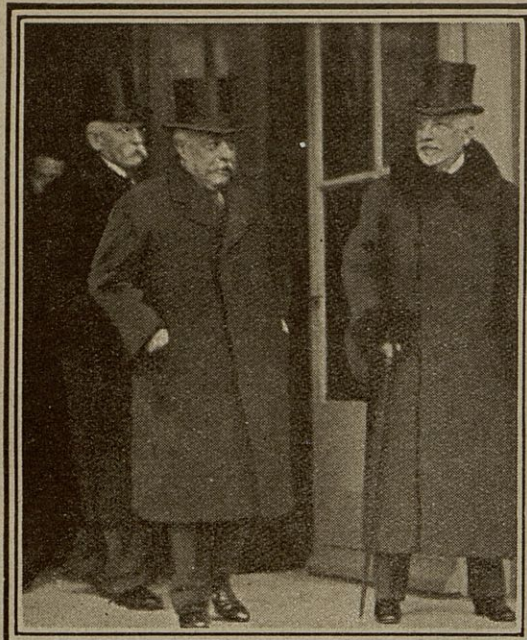


TRIESTE. — VUE GÉNÉRALE DU PORT ET DE LA VILLE

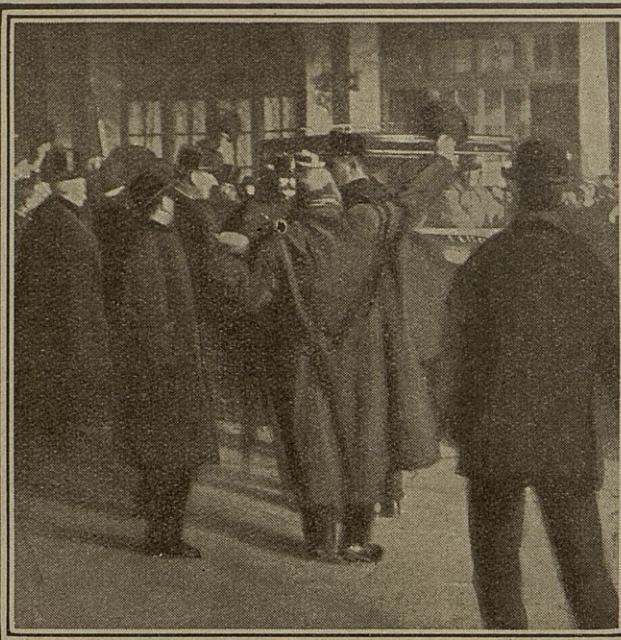
belles reproductions : Sebenico, avec sa noble église des xv^e et xvi^e siècles, le plus bel édifice sacré de la Dalmatie ; Sebenico, aux maisons bien construites, dont tel ou tel balcon vénitien trilobé, aux fines sculptures, ferait l'ornement d'un palais du Grand Canal, située dans une pittoresque position, au milieu des célèbres vignobles qui donnent le *maraschino* ; Raguse, qu'on a appelée à juste titre la « Venise slave » ; elle en a, en effet, le cachet. « Les dalles, les balcons, le style des monuments, le nombre invraisemblable d'églises qui s'y élèvent, tout rappelle l'architecture de Venise. La propreté qui y règne est tout à fait remarquable. C'est vivant, gai, et, malgré le peu d'horizon, on sent qu'il y a encore là de la richesse, en dépit de la longue vicissitude des temps. Le coin de la grande place où se trouvent réunis la douane, le palais et l'église, est digne d'une très grande ville, et rappelle les belles parties de Vérone ou de Vicence, quoique dans une proportion plus restreinte. » L'apparition de Raguse au-dessus des flots est un spectacle inoubliable ; la dominant, se dresse le Monte-Sergio que couronne une forteresse élevée par les Français de 1808 à 1813. Puis Cattaro, vénitienne de 1420 à 1797, française de 1807 à 1814, autrichienne depuis 1815 ; célèbre dans la guerre actuelle par le fameux golfe où s'est réfugiée une grande partie de l'escadre autrichienne et d'où elle sort de temps à autre pour de rapides incursions sur la côte italienne ou sur la côte albanaise. Et cette population robuste et guerrière des côtes de la Dalmatie, si souvent en révolte, que l'Autriche n'a pu asservir qu'avec les plus grandes difficultés, n'attend que l'heure de la délivrance ; cette heure va sonner à l'horloge du Destin.

Devant la tombe de Dante, à Ravenne, qui est protégée aujourd'hui d'une muraille de sacs de sable, par crainte des bombes d'avions, brûlait une lampe de bronze, ornée de figures en haut-relief, offerte par des villes que le sculpteur avait représentées en pleureuses : Trieste, Pola, Gorizia et Zara.

AUTOUR DE LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS



M. Salandra et M. Sonnino, précédés de M. Tittoni, ambassadeur d'Italie.



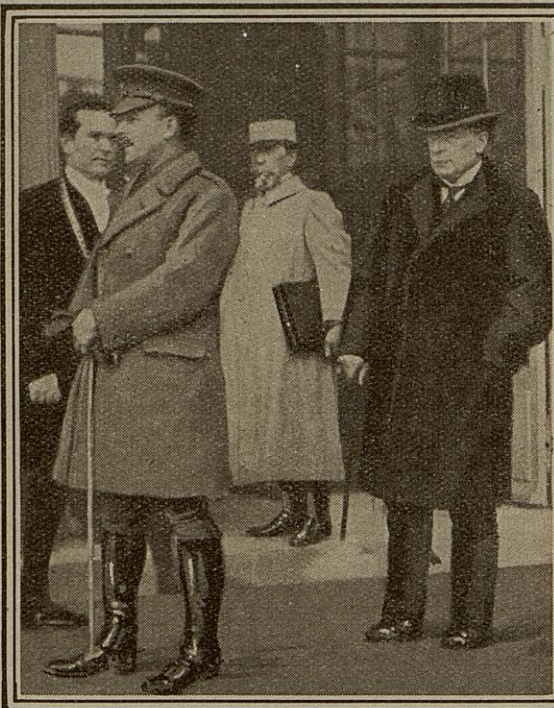
MM. Salandra et Sonnino sont acclamés par la foule à leur arrivée à Paris.



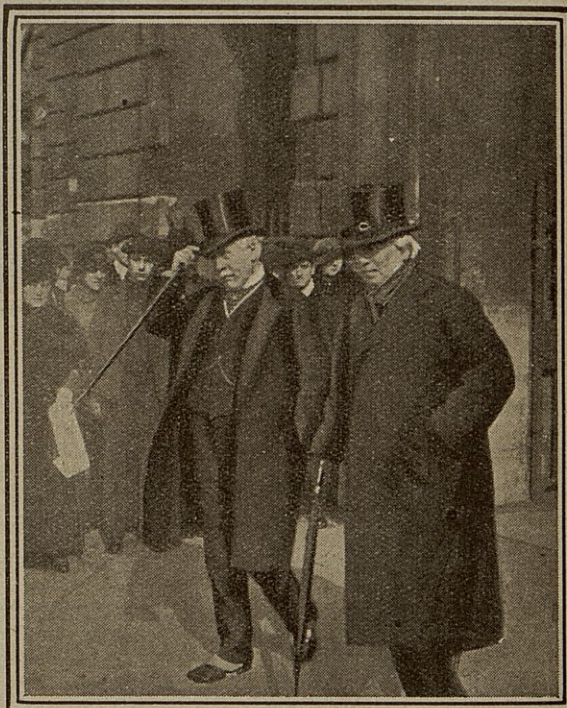
M. Pachitch, M. Vesnitch et M. Yovanovitch, délégués de la Serbie.



Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, sortant de la Conférence des Alliés.



M. Lloyd George, ministre des munitions d'Angleterre, arrive au ministère des affaires étrangères.



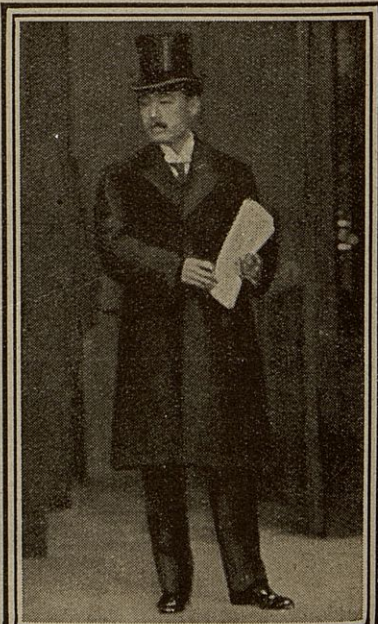
M. Asquith, premier ministre d'Angleterre, accompagné de lord Bertie, ambassadeur à Paris.



M. Chagas, ministre de la République portugaise à Paris.



Pendant la durée de la Conférence une armée de photographes se tint dans la cour du ministère des affaires étrangères; les délégués se prêtèrent de bonne grâce aux exigences de l'objectif.



M. Matsui, ambassadeur à Paris, représentant le Japon.

AUTOUR DE LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS



Le général Joffre, généralissime des armées françaises.



Le général de Castelnau, chef d'état-major général.



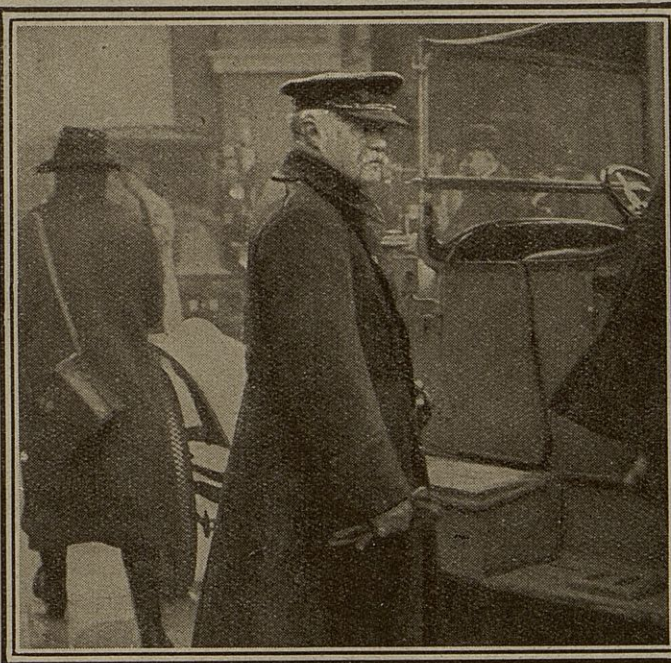
Le général Roques, ministre de la guerre.



L'amiral Lacaze, ministre de la marine.



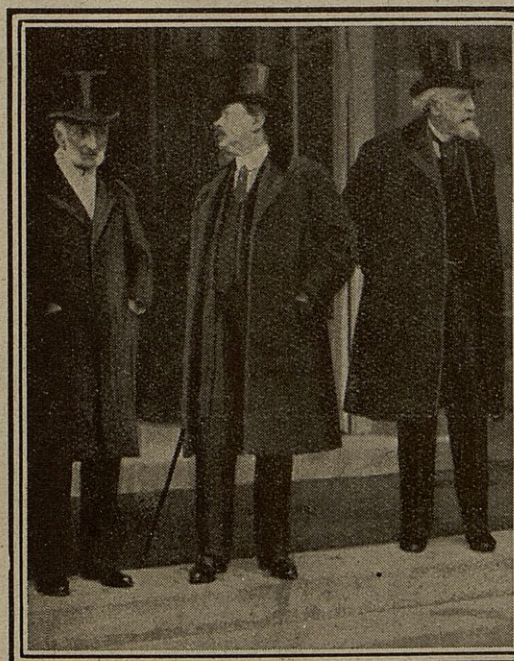
Le général Cadorna, généralissime des armées italiennes.



Le général Wielemans, chef d'état-major général de l'armée belge.



Lord Kitchener, ministre de la guerre d'Angleterre.



MM. Méline, Painlevé et Ribot se rendant au déjeuner offert aux représentants des puissances alliées.



M. Salandra, en compagnie de M. Briand, se rend à la réception de l'Hôtel de Ville; la foule leur fait une ovation.



M. Emile Combes (à droite), ministre d'Etat, sur le perron du ministère des affaires étrangères.

LA CONFÉRENCE DES REPRÉSENTANTS DES PUISSANCES ALLIÉES A PARIS

M. Jules CAMBON

Général ROGUES

M. A. BRIAND

Amiral LACAZE

Général JOFFRE

G^{al} DE CASTELNAUG^{al} RACHITCH

M. YOVANOVITCH



M. ASQUITH Lord BERTIE M. Lloyd GEORGE

UN CONSEILLER

Lord KITCHENER

Général sir W. ROBERTSON

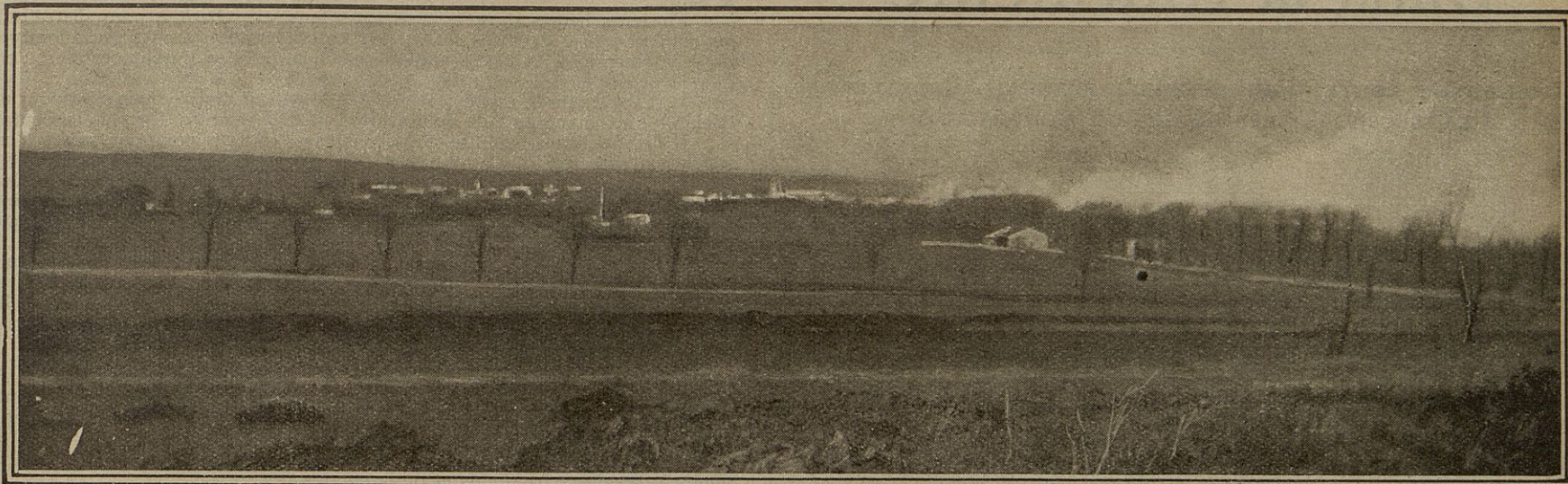
Les 27, 28 et 29 mars s'est tenue à Paris, dans la salle de l'Horloge, au ministère des Affaires étrangères, la grande Conférence des Alliés dont les décisions auront une influence prépondérante sur la conduite de la guerre. A cette conférence assistaient trente délégués, représentant : la France, l'Angleterre, la Russie, l'Italie, le Japon, le Portugal, la Belgique et la Serbie.

PENDANT LA BATAILLE DE VERDUN

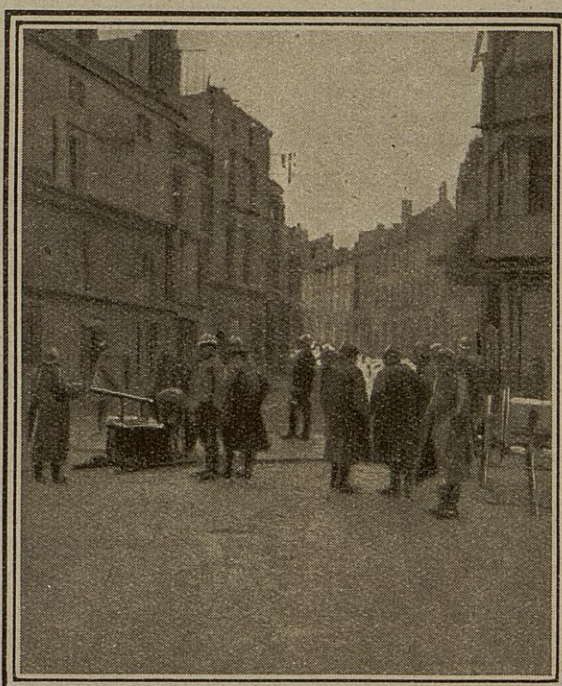
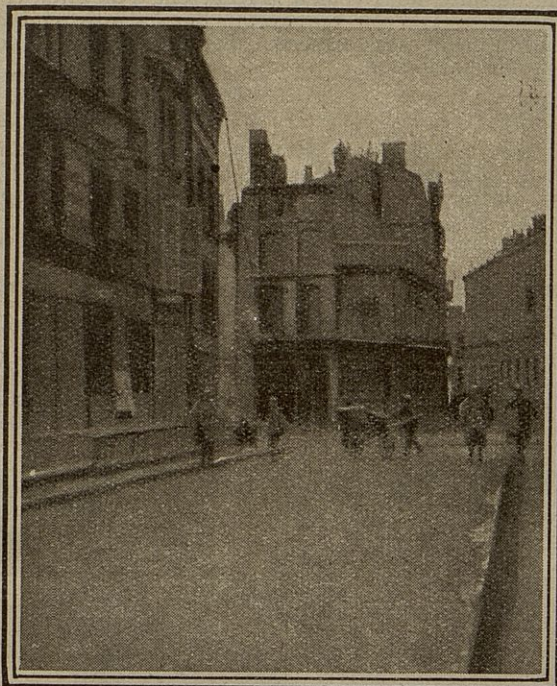


En haut : des obus tombent et éclatent près d'une route située sur la rive gauche de la Meuse. — Au milieu : mairie et école d'Avocourt. En bas : pendant la bataille, une division d'Afrique se déploie en formation de combat dans la vallée de la Meuse ; les petits points noirs que l'on aperçoit dans la plaine sont les diverses unités envoyées en renfort.

VERDUN SOUS LES OBUS INCENDIAIRES



Les Allemands lancent chaque jour sur Verdun plus de trois cents obus incendiaires ; on aperçoit les fumées qui s'élèvent au-dessus de la ville dont la population a dû être évacuée tout entière.



Jusqu'au dernier moment les pompiers de la ville ont fait héroïquement leur devoir ; ils ont dû partir à leur tour et ils sont remplacés par des soldats qui luttent contre les incendies allumés par les Boches.



Verdun subit le sort d'Arras, de Soissons, de Reims, les cités martyres ; l'ennemi, depuis bientôt deux mois, ne pouvant prendre la ville s'acharne à la détruire. Il a beau accumuler les ruines, il n'aura pas Verdun ; nos poilus l'ont dit : « Ils ne passeront pas ! »

Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS
LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGRO

(Suite)

Podgoritzza, 6 décembre.

Je réussis à intéresser l'officier-chauffeur au sort misérable de ma fille et j'ai l'autorisation de monter sur le camion avec mes compagnes, après avoir donné à Nicolas l'ordre de poursuivre sa route et de nous rejoindre à Scutari... Mladénowitch qui, malgré toutes mes instances, s'est vu refuser l'accès du camion, paraît se résigner à accompagner notre char, lorsqu'au moment du départ, il saute sur le marchepied...

Nous voici en route !... joyeux de cette circonstance si favorable...

Mais, à peine quelques kilomètres parcourus, combien je regrette que la Providence ait ainsi veillé sur nous !

Entassés sur une plate-forme, sans aucun siège, contraints de nous tenir debout ou accroupis, conservant notre équilibre grâce aux voisins auxquels nous sommes hermétiquement collés, nous sommes heurtés, bousculés, surtout transis, sans pouvoir déplacer, pour tenter de les réchauffer, nos membres tordus par le froid, si cruellement que les larmes nous en piquent les paupières...

Et combien d'arrêts sur cette route, coupée de fondrières dans lesquelles les roues menacent de s'enliser !...

Et, pour comble de malheur, le réservoir se vide !

Il va falloir descendre et poursuivre, au milieu de la nuit, notre route jusqu'à l'étape ou bien passer la nuit à la belle étoile, dans ce terrain encrassé d'une boue glacée avec, comme couverture, la brume qui vous pénètre jusqu'aux os...

Heureusement, quelqu'un — je crois bien que c'est Mladénowitch — suggère l'idée de verser dans le moteur l'essence qui alimente les lanternes et les phares...

Nous repartons à petite allure, pour économiser notre combustible et, aussi, pour éviter un accident que rend très possible l'obscurité complète au milieu de laquelle nous allons...

Enfin, Podgoritzza !...

Il est onze heures !...

Dans un petit bureau, dépendant de l'hôtel devant lequel nous stoppons, fonctionne un service d'hospitalisation pour les réfugiés ; c'est par ses soins que nous sommes dirigés chez des Monténégrins qui nous hospitalisent...

Podgoritzza, 7 décembre.

Passé toute la journée à chercher un colonel serbe, duquel j'espère obtenir une voiture pour atteindre Plévinza : là, se trouve l'embarcadere pour le bateau qui nous fera gagner Scutari !...

Ma fille ne peut décidément plus avancer et je suis décidé à demeurer ici, jusqu'à ce que j'aie pu mettre la main sur un moyen de transport.

En sortant de mon logis, le matin, j'éprouve une profonde sensation : je rencontre des soldats français, et la vue de ces uniformes me fait chaud au cœur...

Ils appartiennent à une section de cinquante hommes qui, sous le commandement d'un lieutenant, assurent par la T.S.F. les communications, avec l'Europe, du gouvernement monténégrin...

Je serre la main à ces braves garçons, curieux de savoir pourquoi, malgré la retraite générale, ils ne paraissent pas prêts à évacuer leur poste. On se bat toujours dans les environs de Cettigné et au Lovcen, et ils doivent rester les derniers...

Enfin, vers le soir, je finis par rencontrer au restaurant, où il s'apprête à dîner, le colonel duquel dépend notre sort...

Je ne sais si le laconisme est dans ses habitudes ou si, la faim le talonnant, il s'efforce de réduire au minimum possible la durée de notre entretien que voici sténographié :

Lui. — Que demandez-vous ?

Moi. — Une voiture pour Podgoritzza.

Lui. — Entendu, demain..., six heures du matin...

Et c'est tout ; il me tourne le dos, après un bref salut, tandis que je cours annoncer cette bonne nouvelle à ma fille.

Décidément, la fin de notre exode s'annonce mieux que le commencement ; aussi ne prêtons-nous qu'une médiocre attention à la nourriture exécrable que, pour la seconde fois de la journée, nous sert notre Monténégrin : un minuscule morceau de pain qu'accompagne une non moins minuscule tranche d'andouille, trop salée et d'un coriace !...

Mais qu'importe?... Nous serons à Scutari demain... et, à Scutari...

Plévinza, 8 décembre.

Combien j'étais avant-hier loin de la vérité !...

Partis de Podgoritzza à six heures, sur une voiture improvisée au moyen d'échelles et de planches montées sur des roues sans ressorts, nous nous élançons, au galop endiablé de trois chevaux à peine dressés, dans la direction de Plévinza.

Quelle route !... des pierres, des fondrières, des lacs de boue !...

Ce ne sont que heurts douloureux qui nous meurtrissent, avec la continuelle appréhension de rouler en bas du véhicule...

Arrivés à Plévinza vers midi, nous sommes débarqués, sans autre forme de procès, à la jetée, si tant est qu'on puisse donner ce nom à la succession ininterrompue de cloaques fangeux qu'il faut franchir, sur une longueur de près de quatre kilomètres, avant d'atteindre l'embarcadere.

Personne pour porter notre bagage, mince, c'est vrai, mais bien lourd cependant aux mains de gens brisés de fatigue, anéantis d'émotion...

L'abri qui se dresse à l'extrémité de la jetée est encombré par les plus favorisés des quelques centaines de misérables rescapés attendant le bateau pour traverser le lac.

Là, nous retrouvons, avec les différentes missions, plusieurs membres du gouvernement serbe...

Un voilier est à l'ancre ; nous nous y embarquons, entassés aussi dru que harengs en caque, et nous attendons l'arrivée du vapeur qui doit nous remorquer, à travers les bas-fonds, dont se hérissent le lac... Autre genre de supplice, qui nous rappelle absolument celui que nous avons enduré dans le camion automobile qui nous a amenés à Podgoritzza.

Mais comment ne pas se résigner à la vue de ce lac merveilleux, d'autant plus admirable que nous pensons que c'est sur ses eaux que nous allons gagner le salut...

Plusieurs heures durant, nous attendons, cherchant à nous distraire par les coups de fusil dont les soldats serbes criblent les oiseaux fort nombreux, nous intéressant à la pêche miraculeuse à laquelle se livrent certains d'entre nous avec des engins de fortune...

Vers trois heures, espoir vite envolé ; le vapeur arrive, mais c'est pour nous déclarer que, manquant de combustible, il doit aller en chercher à Scutari...

Il viendra nous prendre demain matin ; et nous voilà contraints d'envoyer la perspective d'une nuit passée dans ces inconfortables conditions.

Impossibilité absolue de s'allonger pour prendre quelque repos, et aucune nourriture, car, pour rien au monde, je ne voudrais imiter beaucoup de nos compagnons d'infortune qui paient très cher quelques poissons soi-disant cuits, et qu'ils dévorent tout crus...

Enfin ! nous touchons au but !... Résignons-nous ; les heures passent lentes, interminables et, pour surcroît d'infortune, vers minuit, comme d'habitude, le ciel déverse sur nous ses cataractes qui nous trempent jusqu'aux moelles...

Scutari, 9 décembre.

A l'aube, un brouillard épais flotte sur le lac et nous appréhendons que ce ne soit là prétexte à nouveau retard, car le vapeur pourrait très bien se refuser à nous remorquer dans d'aussi mauvaises conditions.

Enfin, il arrive, on lève l'ancre et nous voilà partis, lentement, très lentement, à cause des bas-fonds et de la surcharge...

A travers les brumes qui peu à peu se lèvent, nous distinguons les hautes montagnes qui dominent Scutari et le fameux Tarabosch.

Une fois débarqués, il nous faut faire à pied plusieurs kilomètres avant d'atteindre la ville et, tout de suite, nous voilà à la recherche d'un gîte ; cette recherche durera jusqu'à neuf heures du soir, renvoyés de l'un à l'autre, en butte au mauvais vouloir évident du maire qui, de guerre lasse, est contraint de nous donner un local dans sa propre habitation...

Scutari, 9 décembre.

Depuis ce matin, je bats la ville, pour tenter de nous approvisionner, car la famine règne ici et le stock de charbon est épuisé.

Je rencontre quantité de personnes de connaissance arrivées ici depuis plusieurs jours, qui, elles, ont pris par l'Albanie ou le Monténégro.

A ouïr le récit de leurs souffrances, je vois que nous n'avons pas encore trop à nous plaindre.

Les uns — les premiers — ont eu à subir des attaques des Albanais, et beaucoup d'entre eux sont tombés sous les balles de ces bandits montagnards ; les autres — les seconds — se sont enlisés dans les marécages qui encerclent la ville et n'en sont sortis qu'au prix de mille efforts ; heureux encore ceux qui en sont sortis indemnes, sans avoir eu les pieds gelés...

J'apprends que je dois renoncer à descendre la Bojane en bateau jusqu'à la mer, comme j'en avais formé le projet ; le service de navigation est suspendu



et il me faudra me résigner à gagner Saint-Juan-de-Médua pour attendre quelque vapeur qui me transportera en Italie...

Mais je n'ai même pas cet espoir, car le port a été bombardé deux jours auparavant par les Autrichiens, et Saint-Juan, vidé comme par enchantement, n'offre aucune ressource...

Reste donc Durazzo...

Mais, gagner Durazzo par une route de plus de deux cents kilomètres, coupée de fondrières, de rivières dont les ponts ont été détruits par le génie, et que des cours d'eau débordés rendent par surcroît impraticable, cela semble à ma fille un tour de force au-dessus de son énergie.

Nous renonçons donc à Durazzo, et nous resterons à Scutari, jusqu'à ce que les circonstances s'offrent plus favorables...

Rester à Scutari !... Voilà qui est plus aisé à décider qu'à mettre en pratique ! La ville manque de toutes les ressources indispensables !... Tous les magasins

sont fermés, ayant été razzés par les milliers et les milliers de réfugiés qui, depuis plusieurs jours, l'ont envahie !...

Seuls sont demeurés ouverts trois restaurants, qui s'ingénient à satisfaire tous les affamés qui se pressent à leurs portes...

Chaque jour, à neuf heures, les faméliques commencent à faire queue pour attendre, dans la rue, quelque temps qu'il fasse, que midi sonne.

C'est l'heure à laquelle la foule des affamés peut pénétrer dans l'établissement pour y recevoir une maigre portion de viande innommable, qu'accompagnent quelques détritres de choux...

A l'inverse de ce qui se passe généralement, la quantité de consommateurs est limitée à la quantité de rations ; quand celles-ci sont épuisées, on ferme les portes, et les malheureux que le sort n'a pas favorisés s'en retournent le ventre creux...

Scutari, 11 décembre.

Toujours rien de nouveau pour notre départ ; le temps se passe à courir de droite et de gauche, sur la foi de renseignements confidentiellement fournis par l'un ou par l'autre...

La seule distraction est la visite du taube qui, chaque jour, entre onze heures et midi, survole la ville, avec cette ponctualité et cette méthode que mettent les Allemands dans tout ce qu'ils font...

Tel un scrupuleux comptable qui se rend à son bureau, tel le taube apparaît au-dessus de nous pour accomplir sa malfaisante besogne...

Les bombes tombent pendant une heure, régulièrement, faisant des morts, des blessés dont la vue, maintenant, ne nous cause d'autre émotion qu'une passagère pitié.

Il ne faut pas oublier que nous sommes en guerre et que nos yeux comme nos âmes sont blasés sur ces scènes de meurtre, toujours les mêmes...

Je ne crains même pas d'être exagéré en disant que cette visite quotidienne du taube est attendue avec une certaine impatience, car elle constitue une distraction ; elle est le signal d'une fusillade générale, exécutée par tous les soldats qui circulent en badauds par les rues...

A peine l'oiseau boche signalé, comme il descend sans scrupule assez bas, puisqu'on manque — et il le sait — de tous moyens de répression à son égard, alors, chacun lui tire dessus, comme on ferait dans une kermesse sur les pipes ou sur les pigeons...

Et nous cautions précisément ce matin avec cet officier serbe que mes conseils, à Bagna, avaient réussi à éloigner du suicide, lorsque, soudain, le vrombissement du moteur nous fait lever la tête...

L'« abonné » — ainsi l'a surnommé ma fille — est là qui nous nargue, évoluant paresseusement, avant de nous arroser de ses engins meurtriers...

Et nous, de regarder curieusement, quand, soudain, à deux pas de nous, une détonation formidable éclate, le sol paraît s'éparpiller sous nos pieds, en même temps que, d'un geste instinctif, je tire à moi ma fille...

Près de nous, git un soldat serbe, la tête à moitié arrachée par l'engin...

Pauvre petit !... Nous l'avions soigné à Prichtina, et voilà qu'arrivé au bout de cette pénible exode...

Furieux, l'officier s'empare du fusil du malheureux garçon et se met à tirer sur l'assassin avec une justesse telle que, gêné dans ses mouvements, le mauvais oiseau finit par faire demi-tour...

Scutari, 12 décembre.

Encore une journée de passée sans changement. Comme nouveauté, nous avons eu le spectacle d'un combat d'avions ; oui, hier soir, étaient arrivés deux aéro français, échappés à l'hécatombe à laquelle on avait dû procéder pour empêcher nos appareils de tomber au pouvoir de l'ennemi...

Quoique en mauvais état, rafistolés de toutes pièces, tenant l'air très imparfaitement par suite de leurs nombreuses blessures, nos oiseaux, prévenus de la visite quotidienne du boche, étaient parés et, sitôt son apparition à l'horizon, prenaient leurs dispositions pour surgir tout à coup dans le ciel, face à l'ennemi...

Oh ! ça n'a pas traîné !

Le boche voulait bien venir canarder une population sans défense... mais, du moment qu'il courait quelque risque, la partie n'était plus égale et, fuyant devant la fusillade intense que les deux nôtres dirigeaient sur lui, il prit du champ, poursuivi à tire d'ailes...

Ce soir, un de mes amis de Prizrend m'avertit en grande confiance que, sur la demande du consul d'Angleterre, l'Amérique a promis d'envoyer un voilier que pilotera un officier autrichien pour éviter les mines et échapper aux sous-marins.

Ce bateau prendra à son bord les membres des missions ; mais seulement les femmes et les hommes ayant dépassé l'âge militaire...

C'est à Saint-Juan-de-Média que ce bateau doit venir...

Hélas ! dans l'état où se trouve ma fille, il nous est impossible de profiter de cette providentielle occasion : car je ne puis songer à lui faire faire à pied la route qui va de Scutari à Saint-Juan...

Il n'y a — je le sais — que quarante kilomètres entre les deux villes !... Distance insignifiante, paraît-il, pour qui vient d'abattre près de sept cents kilomètres !...

Mais nous en sommes arrivés à un point de dépression telle, que le peu d'énergie qui nous reste serait insuffisant pour nous permettre d'atteindre Saint-Juan...

Et puis, la pauvre enfant souffre épouvantablement des pieds que les longs stationnements dans la neige, au départ d'Ipeck, ont en partie gelés et qui ont dû néanmoins, pendant près de vingt jours, sans arrêt, endurer de si terribles fatigues...

Non, décidément, je ne puis lui imposer pareil supplice...

Je décide d'attendre...

Scutari, 13 décembre.

Encore vingt-quatre heures de passées ; la situation ne s'est pas améliorée, c'est-à-dire que le moyen d'atteindre Saint-Juan ne s'est pas encore présenté.

Je presse Mladénowitch de partir ; il refuse de nous abandonner, déclarant son sort lié au nôtre...

Je commence à m'inquiéter sérieusement : la famine menace la ville à

bref délai ; le bombardement des transports italiens qui devaient ravitailler l'armée serbe et les réfugiés nous met dans une situation cruelle qui n'a, comme dénouement, que la mort par la faim... à moins que nous ne nous résignons à attendre l'ennemi...

Cruelle perspective !... Était-ce vraiment la peine d'avoir enduré tout ce que nous avons enduré depuis Kniajewatz, pour en être réduits à une pareille extrémité ?

Le restaurant où, depuis cinq jours, nous prenons notre unique repas quotidien, a déclaré tantôt qu'il lui faudrait réduire le nombre des portions, ses approvisionnements touchant à leur fin !...

Scutari, 14 décembre.

Nous partons demain !... Ce matin, comme j'errais mélancoliquement à travers la ville, sans but, uniquement

pour passer le temps, je me suis trouvé subitement nez à nez avec Nicolas !...

Nicolas que nous avions renoncé à l'espoir de revoir jamais, le supposant mort en route, de faim ou de froid, à moins qu'il n'eût été pillé par quelque bande de prisonniers affamés !...

Nicolas !... en compagnie de nos deux chevaux !

Les chevaux !... Nous sommes sauvés !... Et, pour un peu, j'embrasserais les braves bêtes !...

Mais dans quel état sont-elles, grand Dieu !... Les flancs battant, la croupe décharnée, les genoux en sang !...

Comme elles ont dû souffrir !... Plus assurément que Nicolas qui me paraît avoir bon pied, bon œil !...

Il n'a pas dû se ruiner avec leur nourriture, et cependant le prix qu'il me réclame pour leur entretien depuis Prichtina est fabuleux... Mais à quoi bon entamer des discussions inutiles ? Je le règle ; seulement, j'ai la surprise désagréable de l'entendre me signifier qu'il en a assez et qu'il se refuse absolument à aller plus loin...

Baste ! on se passera de lui. Le principal est que j'aie un moyen de transport pour ma fille ; quant aux bagages, Mladénowitch s'arrange avec la mission anglaise qui consent à prendre nos modestes colis sur l'un des chars qui doit transporter les siens...

Tout étant ainsi réglé, nous nous endormons, l'esprit en repos, avec la hâte d'être à demain...

Sur la route de Scutari à Saint-Juan, 15 décembre.

Il était dit que, jusqu'au dernier jour, notre existence se compliquerait et que la Providence se plairait à contrecarrer nos projets...

Ce matin, Mladénowitch, qui s'est chargé de la question bagages, revient très penaud nous annoncer que, par suite d'un malentendu, les chars de la mission anglaise sont partis hier soir.

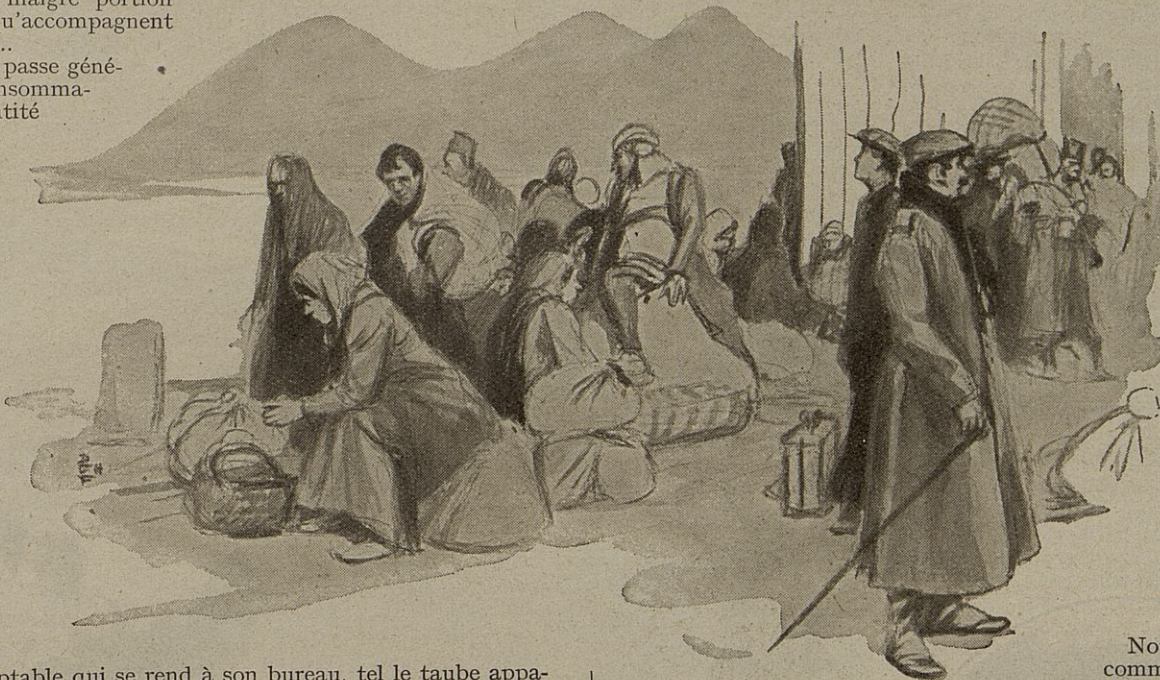
Nous voici donc contraints, ou d'attendre, pour partir, une occasion de transport pour le peu qui nous reste ou de tout abandonner : couvertures, vêtements de rechange achetés à Scutari, plus l'unique sac de voyage transporté depuis Kniajewatz, Dieu seul sait au prix de quels soucis !...

C'est une cruelle extrémité, car j'ignore ce qui nous attend en route avant que nous ayons atteint le but définitif de cet exode et j'appréhende d'être réduit à un aussi complet dénuement...

Je commence à désespérer de jamais pouvoir quitter Scutari, quand Mladénowitch accourt, essouffé, m'apprendre que viennent d'arriver plusieurs douzaines de petits chevaux, mis par le gouvernement serbe à la disposition de la mission anglaise pour le transport de ses membres à Saint-Juan...

J'obtiens que la mission me cède un de ces chevaux sur lequel nous arrimons nos modestes bagages et que Mladénowitch va conduire, tandis que ma fille monte sur notre cheval que je tiens au mors pour éviter un faux pas...

(A suivre.)



VARIATIONS DE TEMPÉRATURE A SALONIQUE



Ces photographies ont été prises en Macédoine à trois mois à peine d'intervalle ; ce bataillon de chasseurs, qui a eu tant de peine pour traverser l'épaisse couche de neige, a souffert ensuite de l'ardent soleil d'Orient.



Il y a quelques mois, la retraite de nos troupes vers Salonique s'opérait par un temps épouvantable ; la neige couvrait toute la région du Vardar, le thermomètre était descendu à 18 degrés au-dessous de zéro. Maintenant, la chaleur est telle que le brave chasseur que l'on voit dans le médaillon a dû se mettre à son aise pour creuser la tranchée : le thermomètre marque 35 degrés au-dessus !

L'HEURE SACRÉE

PAR
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE CINQUIÈME

LE JOLI ROMAN D'HENRIETTE

(Suite)

Anna proposa de téléphoner au docteur, tantine s'en défendit avec énergie.

— Demain, si je ne vais pas mieux, il sera temps de le déranger, ce brave docteur. Du moment que je n'ai rien de cassé, j'en serai quitte avec quelques jours de repos.

« Massez-moi la cheville, ma bonne Anna, peut-être ne sera-ce qu'une foulure.

« Mais quel ennui ! Quel ennui ! Cet accident stupide m'arrive vraiment hors de propos ! Moi qui me réjouissais tant d'avoir mon neveu, de connaître son ami... C'est à en pleurer ! »

Effectivement, des larmes jaillirent qui n'étaient pas feintes comme l'entorse.

Tante Clémence éprouvait un amer chagrin, une déconvenue cuisante ; elle ne trouvait pas de reproches assez vifs pour se gourmander de son impardonnable légèreté. Ah ! la leçon lui servirait, on ne l'y prendrait plus à vouloir faire la jeune.

Pauvre Georges Lavaine, comment, sans le blesser au vif, lui faire par la suite entrevoir la vérité ?

— Jamais je n'oserai l'écrire, soupirait M^{lle} Sénéchal, seule maintenant dans sa chambre et reposant entre ses draps frais une courbature... peu douloureuse.

« On a son amour-propre, il est des humiliations auxquelles on ne se résigne pas. Je chercherai, je verrai... il faut absolument que je trouve quelque chose qui sauvegarde mon *incognito* et ne cause pas de trop cruels regrets à ce cher enfant.

« C'est encore une chance que Colette se soit trouvée absente. Sinon, que serait-il arrivé, mon Dieu ! »

Le père de Jean mit un terme à ces réflexions pénibles. Il arrivait, il venait d'apprendre l'accident et se désolait de tous ces contre-temps qui gâtaient sa joie de posséder Jean pour quelques jours.

— Je suis bien plus punie que toi-même, puisque je devrai me contenter de ses visites en coup de vent, tandis que tu profiteras du petit tout à ton gré.

« Deux jours sont passés déjà ; il n'en reste plus que quatre... Dire que je ne pourrai même pas le conduire à la gare !

« Mais j'y pense ? Au lieu de passer la soirée ici, téléphone donc pour retenir une loge, tiens, à l'Opéra-Comique, par exemple. Je suis sûre que cela fera plaisir aux amis de Jean. Ils s'ennuieraient, peut-être, seuls avec vous deux.

— Excellente idée. Alors, bonsoir, ma chère Clémence ! Je te plains bien, tu sais ?

— Moins que je ne me plains moi-même. Envoie-moi Jean pour que je l'embrasse.

— Bien sûr Mais j'entends une auto qui demande la porte. Ce doit être lui avec ses invités.

C'était, en effet, le cher Jean Sénéchal. Il avait loué une belle limousine et s'était offert la joie de promener Georges et sa sœur aux environs de Paris.

Journée délicieuse, dont le souvenir enchanté faisait briller les beaux yeux d'Henriette Lavaine. De sa vie, elle n'avait été aussi heureuse.

Dès le départ de son frère, tante Clémence s'était précipitée à la fenêtre et, soulevant un coin des rideaux, elle regardait avidement descendre de voiture Jean, d'abord, qui donna la main à Henriette, puis, après celle-ci, le filleul.

Comme il était bien ! Quelle charmante physiologie, mais, dans son regard, dans son allure, quel accablement dont, hélas ! point n'était besoin de chercher la cause.

Georges souffrait de l'absence de sa trop chère maraine ; il souffrait d'avoir tant espéré et de se trouver les mains vides, le cœur désemparé.

Hochant la tête, M^{lle} Sénéchal soupira :

« C'est inimaginable le mal que l'on peut faire avec les meilleures intentions. En revanche, la sœur de mon filleul paraît joliment contente. Elle gravit les marches du perron plus légère qu'une bergeronnette et... elle est charmante, elle aussi.

Charmante n'était point assez dire ; exquise, oui, exquise en tous points, dans sa toilette simple, mais de ce goût sûr qui trahit la Parisienne, qu'aucune autre femme ne peut égaler sous ce rapport.

Un petit tailleur bleu marine, une blouse de crêpe de Chine blanc dont la transparence laisse apercevoir le contour gracieux des épaules, la rondeur fuselée des bras, un chapeau de taffetas noir, joliment croqué, qui avivait la fraîcheur du teint, l'éclat des prunelles, le blond cendré des boucles qui frisaient aux tempes ;

n'est-ce point un régal de contempler cette jolie créature harmonieuse et souple ?

Tel est, sans doute, l'avis de Jean, car il ne peut détacher les yeux d'Henriette ; l'attrait magnétique qu'elle dégage, il le subit sans même essayer de se défendre.

Tandis que la vieille demoiselle regagne tristement son lit, M. Sénéchal s'avance jusqu'au perron, les deux mains tendues, épanoui de cordialité. L'impression causée par la sœur de Georges est si parfaite qu'il s'émerveille et adresse à la jeune fille rougissante un compliment discret.

Chose singulière, Jean paraît ravi de cet accueil et, pendant tout le dîner, il ne cessera de mettre en valeur les grâces d'Henriette, craignant sans doute que son père ne les remarque pas suffisamment.

Quant à Georges, il recevait blessures sur blessures. Les cœurs meurtris sont doués d'une sensibilité malade, et tout leur est prétexte à souffrances nouvelles. L'absence de la tantine, l'accident qui motivait cette absence lui parurent une mauvaise excuse pour se dérober.

En dépit de la sympathie bien sincère que lui témoignait M. Sénéchal, Lavaine conserva l'impression fâcheuse. Si péniblement affecté déjà, il se sentit envahir par une tristesse à ce point profonde que, malgré tous ses efforts, il ne la pouvait vaincre, même en ces instants où la plus élémentaire politesse lui commandait de se maîtriser.

Trop occupé de sa délicieuse voisine, Jean ne remarqua rien, mais, à la longue, son père s'étonna,



s'inquiéta même un peu de voir le front soucieux, l'air morose de Georges.

Lorsqu'on quitta la table, pour prendre vite le café, et partir au théâtre, l'industriel lui dit à voix basse :

— Seriez-vous souffrant ou... peiné, mon cher ami ?

Georges balbutia de vagues dénégations, il parla d'une migraine atroce ; sur quoi, on lui proposa de ne pas aller à l'Opéra-Comique.

— Voulez-vous ? Je déposerai ces enfants devant le théâtre, puis j'irai vous ramener à domicile et les rejoindrai ensuite. Ne craignez rien pour votre sœur, nous la reconduirons après le spectacle.

— Non... merci, monsieur. La musique, au contraire, me détendra les nerfs. Si je n'accompagnais pas Henriette, elle refuserait de me quitter et sa soirée serait gâtée. Elle est si heureuse... elle !

Ni Jean ni sa compagne n'avaient remarqué l'incident. Jean aidait la jeune fille à revêtir sa jaquette ; il se grisait du parfum qui émanait d'elle, et ses mains tremblaient un peu en frôlant les gracieux frisons de la nuque ambrée...

Les belles roses blanches, au cœur charnu, à l'odeur puissante, avaient été, d'après les ordres secrets du petit Marie-Louise, réunies en gerbe et déposées dans l'auto.

— Daignez les accepter, mademoiselle Henriette, dit-il, en les lui désignant.

Les cils blonds battirent, mettant une ombre douce sur la joue fraîche d'Henriette, et il y avait un léger tremblement dans sa voix, lorsqu'elle répondit :

— Oh ! merci, monsieur Jean ; je garderai une de ces fleurs en souvenir.

La limousine fila... berçant le songe enivré de Jean.

la rêverie tendre de sa compagne et la douleur de Georges Lavaine.

L'Opéra-Comique jouait *la Tosca*. Soi-disant à cause de sa migraine, le caporal s'assit en arrière dans l'ombre de la baignoire. Et cette ombre, qui se faisait la complice de son mal, il la bénit, de même qu'il bénit la musique angoissante, grâce à laquelle ses larmes pouvaient couler.

Il lui prenait des envies folles de courir à la gare du Nord et de sauter dans le premier train en partance. Oh ! oui, oui, retourner vers ses compagnons, ses frères, ceux qui, depuis un an, partageaient sa vie, ses dangers, qu'il aimait, et qui l'aimaient, eux !

Se jeter dans la mêlée, parmi le bruit terrible des explosions, de la mitraille, oublier son mal, oublier l'affront, oublier celle qui le lui infligeait, ne plus être qu'un soldat.

Mais, voir sa petite sœur transportée d'allégresse naïve, amollissait l'âme ulcérée de Georges. Pauvrette, grandie à la rude école des réalités douloureuses, qu'elle profitât du moins de cette trêve !

Quatre jours... quatre fois vingt-quatre heures, cela passe vite, même quand on souffre. Il fallait rester, il fallait en avoir le courage.

— Je l'aurai, je dissimulerai à cause d'Henriette, résolut Lavaine dont les nerfs se calmaient, parce qu'il avait pu pleurer. Je serais coupable de ne pas demeurer auprès d'elle jusqu'à la fin de ma permission, car qui sait si nous ne nous dirons pas alors un adieu éternel ? Beaucoup de ceux qui s'en vont ne reviendront jamais !

« Pauvre gosse ! Jean lui plaît, ça se voit, et, du reste, elle ne sait pas le dissimuler. Elle aussi lui plaît, ils roucoulent ingénument, ils se boivent des yeux, ils ne voient pas le danger.

« Mais il est là, le danger, derrière le lorgnon important de M. Sénéchal, qui trouve que tout est bien du moment qu'il ne s'agit que de distraire son fils.

« Si ça devenait sérieux, ah ! là là ! ce qu'on te saboulerait sans phrases, ma petite ! J'y mettrai bon ordre avant qu'il soit trop tard. »

Quelque désir qu'il eut de fuir les mondanités, Jean ne put se dispenser, toutefois, de voir quelques amis de sa famille et d'accepter leurs invitations. Ces quatre jours s'envolèrent comme un flocon de plumes emporté par le vent, comme une étoile filante dont la trace ne raie le ciel que l'espace d'une seconde.

Il les faisait cependant aussi longs que possible, levé tôt, couché tard, toujours en chemin.

Malgré ses obligations, Jean trouvait le moyen de monter deux fois par jour rue des Abbesses. Le petit logement était par lui transformé en reposoir. Il y avait des fleurs dans tous les vases et des corbeilles sur tous les meubles.

Confuse, Henriette avait timidement essayé de protester, Georges aussi ; mais, dans un bon rire clair, où sa jolie nature droite éclatait, Jean s'était écrié :

— Laissez donc, ça n'a aucune importance et ça m'amuse tant !

« Tu es si gentil avec moi, mon vieux Georges ! tu m'épargnes des corvées chaque fois que c'est possible, tu... enfin, tu es un vrai pote et on s'aime, n'est-ce pas ? on s'aime à plein cœur.

« Alors, permets que je gâte un peu ta gentille sœur pour la peine. Quand ma frangine rentrera à Paris, je veux qu'elle fasse sa connaissance et tu verras quelle paire d'amies cela va être.

— C'est impossible ; entre M^{lle} Sénéchal et Henriette Lavaine, humble dactylo, il ne peut exister...

— Tais-toi, tu bafouilles ! avait protesté sans façons le petit Marie-Louise. Comment, mon vieux, tu en es encore à ces balançoires ? Ce que tu retardes !

« Est-ce que nous ne sommes pas côte à côte dans la tranchée et dans l'assaut pour tuer du Boche ? Riches et pauvres, tout est mêlé ! Fais-moi l'amitié de croire que mes parents sont gens de cœur et ne tirent aucune vanité de leur fortune ! »

Lavaine n'objecta plus rien, parce que, durant ce court débat, Henriette avait détourné le visage pour cacher son air soucieux. Mais il soupira à part lui :

— Si tu savais, tu changerais de ton, ami Jean ! Demande voir un peu à M^{lle} Colette si elle me croit son égal !

Et donc, les fleurs continuèrent d'affluer, l'auto continua de venir prendre le frère et la sœur pour de courtes, mais agréables promenades aux environs.

Le dernier jour, Jean arriva de bon matin.

— Mon père veut absolument que nous passions la soirée ensemble et il vous invite au Pré Catelan. Vous acceptez, n'est-ce pas ? Je viendrai vous attendre.

« Mais, vous sortiez, mademoiselle Henriette ?

— Oui, monsieur Jean, il faut que j'aille à Saint-Cloud, ce matin. M. Leroy-Deshoux m'appelle pour un travail urgent. Il est si bon, que je ne puis lui refuser cela.

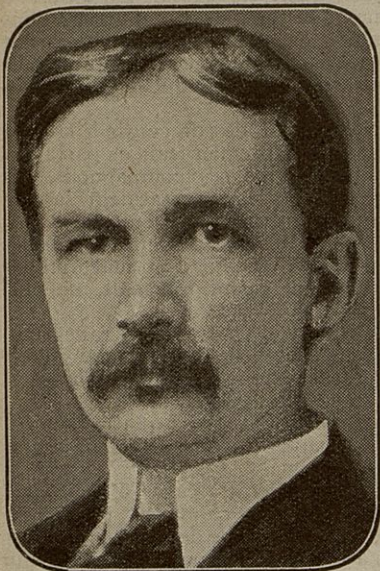
Le petit soldat rougit jusqu'à la racine de ses beaux cheveux, confus par avance de la proposition qu'il allait émettre.

— Si j'osais ?... Je suis libre ce matin et j'espérais passer un bon moment avec vous deux.

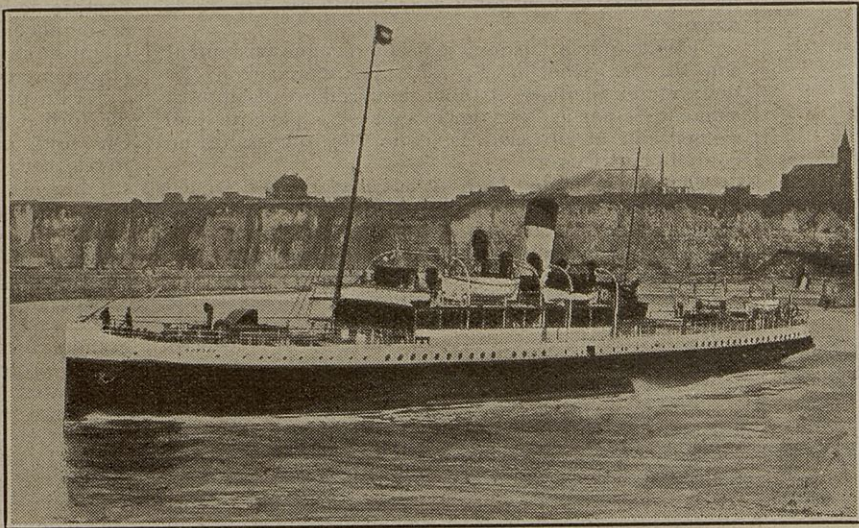
« Voulez-vous me permettre de vous conduire à Saint-Cloud ? Cela ira très vite et, de la sorte, vous serez largement de retour pour déjeuner ?... »

(A suivre.)

LE "SUSSEX" TORPILLÉ DANS LA MANCHE



M. BALDWIN



LE "SUSSEX" DANS LE PORT DE DIEPPE



M. GRANADOS

Le paquebot « Sussex », qui faisait le courrier entre Dieppe et Folkestone a été torpillé le 24 mars. Parmi les 410 passagers se trouvaient des Américains, dont le professeur Baldwin ; il y aurait une centaine de victimes au nombre desquelles le compositeur de musique espagnol Enrique Granados.

SUR LE FRONT ORIENTAL

Le dégel commence en Russie ; les opérations militaires vont être de ce fait presque entièrement suspendues. Aussi les batailles qui se sont livrées ces temps derniers n'étaient pas le prélude de la grande offensive du printemps ; elles ont permis à nos alliés d'enlever quelques positions de valeur qui leur serviront plus tard, lorsque les routes et les plaines se seront asséchées, à pousser leur avance et à chasser l'ennemi.

De nouveaux succès ont été enregistrés par les armées russes ; au sud de Dvinsk, le 24 mars, les troupes du général Kouropatkine ont forcé toutes les lignes de barrages des Allemands dans le secteur de Klipy. Près de Jacobstadt, les Russes ont continué à développer leurs succès au sud-est d'Augustinof, en enlevant le village d'Iepukne ; les Allemands ont essayé d'une diversion en attaquant dans la région de Mitau ; ils ont été repoussés.

Les combats se sont développés dans la région du lac Narotch ; l'avantage est finalement resté à nos alliés.

Cette vigoureuse offensive des Russes vers le chemin de fer de Vilna n'a

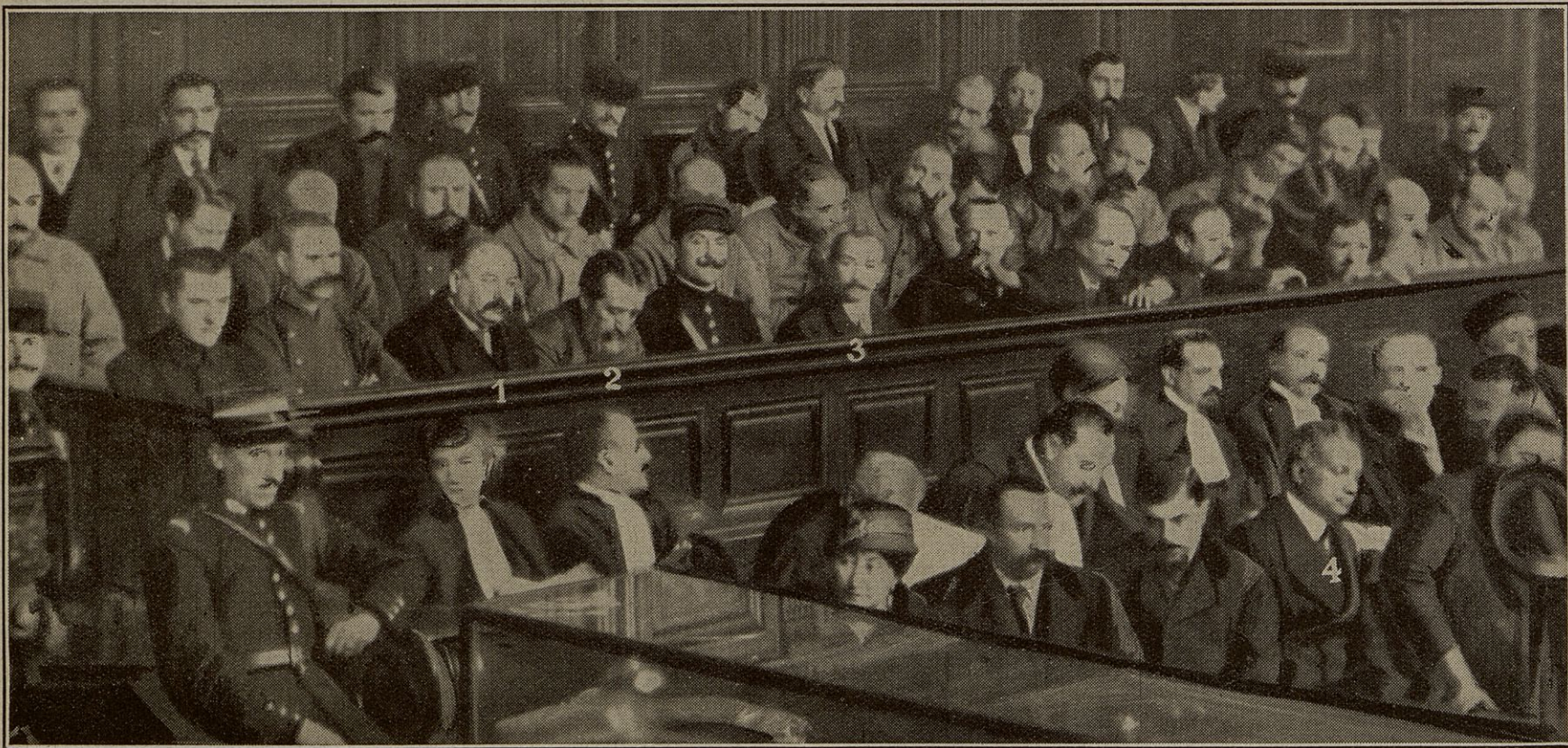
pas laissé que d'inquiéter vivement les Allemands, d'autant qu'en Galicie, les armées du général Ivanoff ont attaqué avec vigueur ; mais là aussi le mauvais temps va rendre difficile les opérations.

En Arménie, les Russes avancent ; ils ont occupé la ville d'Off sur le littoral de la mer Noire ; au nord-ouest de Mouch, ils se sont emparés de Karapet, Tchanki et Kilissou.

A Salonique, notre corps expéditionnaire a continué à repousser les Allemands hors du territoire grec où ils s'étaient avancés. Le 24 mars, notre artillerie bombardait les gares de Mrzenti et de Gievveli ; le même jour un groupe de nos avions, composé de vingt-trois appareils, lançait de nombreux obus sur les cantonnements ennemis de Volovec, à l'ouest du lac Doiran.

Le 27, des forces importantes de cavalerie anglaise se sont installées à proximité de nos détachements avancés. Le 29, une fraction de cavalerie française est entrée en contact avec une troupe ennemie à Cindeli, en territoire grec, entre Gievveli et Doiran. Les Allemands ont été mis en fuite.

Le 28, une escadrille composée de six avions allemands a survolé Salonique, lançant des bombes qui ont fait soixante-dix victimes : trente tués et quarante blessés. Quatre de ces avions ont été abattus. Ce nouvel attentat a produit une émotion profonde et une vive colère dans toute la Grèce.



Le procès des réformes frauduleuses s'est déroulé devant le Conseil de guerre de Paris ; les principaux accusés étaient le docteur Lombard (1), le docteur Laborde (2), l'aventurier Garfunkel (3) et le docteur de Saint-Maurice (4) ; à côté d'eux figuraient quarante-quatre inculpés.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 76, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 10 de ce fascicule et représentant "Un poste télégraphique en Alsace".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



La Guerre en Caricatures



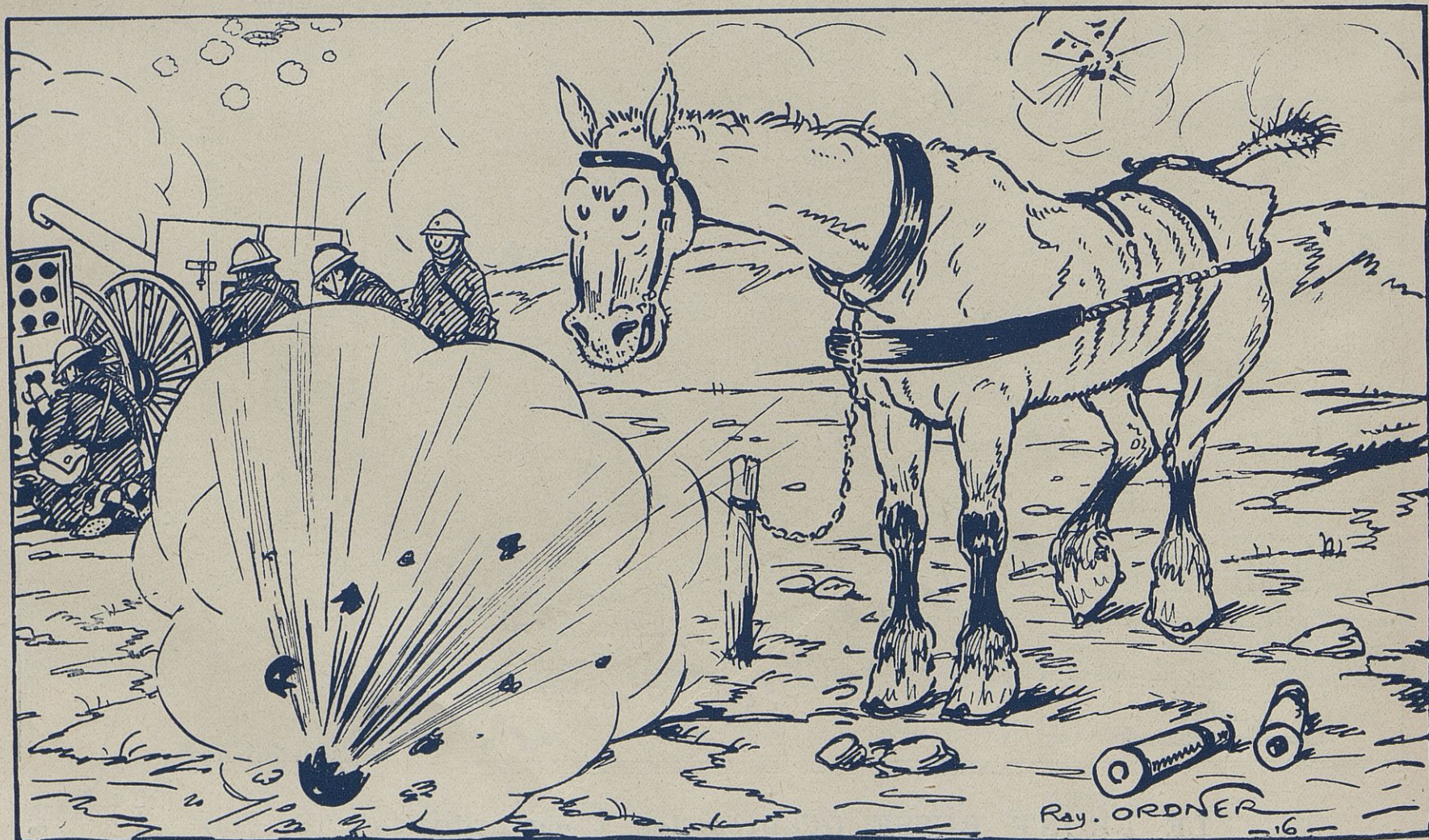
UNE BONNE RAISON !

— Hé ! l'bleu, qu'est-ce que tu as à cacher ton dos comme ça ?
— C'est le maître tailleur qui m'a cousu deux pièces invisibles, mais elles ne sont pas de la même couleur !



PRÉSENCE D'ESPRIT

— Chouette ! on va avoir des pommes sautées.



LE CHEVAL DE RÉQUISITION !

— Et moi qui me plaignais quand il fallait grimper la rue des Martyrs !